

418
Modes de Vienne.



*Nouveau Journal des Dames,
Rue Meslée, N^o. 28.*

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

O mon Dieu! me suis-je dit en m'éveillant en sursaut la nuit dernière; quelle obscurité! ma veilleuse vient de s'éteindre... Les ténèbres m'effraient, mon imagination me fait voir des fantômes affreux. Je crois apercevoir dans tous les coins de mon appartement les grands yeux noirs du *Vampire*; et le reflet de la lune, sur un pan de ma tapisserie, me montre le linceuil saignant du *Solitaire*. Une étincelle brille encore auprès de ma lumière, peut-être pourrai-je la ranimer. J'approche en tremblant. Hélas! mon premier souffle a éteint ma dernière espérance, l'étincelle ne brille plus pour moi. Dieu de la Folie, m'écriai-je, toi seul peux dissiper mes craintes! agite tes aimables grelots, viens me retracer les plaisirs de la veille, viens représenter à ma pensée chaque instant de cette journée charmante, dont le souvenir s'est affaibli par quelques heures de sommeil. En me rappelant les tableaux variés de cette réunion champêtre, ces objets fantastiques qui me glacent à présent de terreur se dissiperont enfin par degrés, et



Morphée, en répandant sur moi ses pavots les plus doux, pourra me bercer de songes enchanteurs : ils me transporteront peut-être dans ce jardin délicieux où hier encore j'admirais les costumes élégans de vingt beautés réunies. En vain j'essayerais de me souvenir d'une mise qui fut assez générale pour en conclure qu'elle doit s'appeler mode, la coquetterie, le désir de plaire, voilà ce qui règle la toilette d'une femme. La jeune Hortense, qui a seize ans, se pare de sa fraîcheur et d'une simple robe de mousseline bleue, garnie de volans pareils brodés en coton noir. Son chapeau de paille de bois, surmonté d'une plume ronde qui forme panache, est à peine attaché, car elle ne craint point le désordre de ses cheveux. Sa mère, qui offre encore mille agrémens, est plus richement mise qu'elle. Sa robe est en mousseline des Indes brodée, son chapeau de paille blanche est orné de pampres et de lierres.

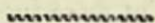
Des robes blanches, des ceintures en cuir, des chapeaux de paille plus ou moins ornés, voilà à-peu-près la mise de toutes les femmes. Bientôt l'image de la simplicité que j'avais admirée la veille parvint à calmer mon imagination ; je m'assoupis et m'endormis enfin bercée par des songes rians.

NOUVELLES DU PETIT COURRIER DES MODES.

NOUS avons reçu les nouvelles les plus satisfaisantes du petit Courrier dont nous avons annoncé le départ ; peut-être les personnes qui ont bien voulu l'accueillir avec intérêt, s'amuseront-elles du récit que le jeune enfant nous transmet sur l'objet de son voyage. « Prêt à repartir, nous écrit-il, je ne » sais, Mesdames, comment vous fixer sur le choix de la » nouvelle pacotille dont vous allez me charger. J'ai trouvé » des goûts si différens, qu'il me serait impossible de vous » donner un bon conseil. La petite-maîtresse se plaint de voir » des colonnes qui, selon elle, ne devraient être destinées » qu'aux modes, envahies par de *lourds* articles de littérature ; la savante réclame à son tour contre les *futilités* que » vous insérez pour satisfaire les esprits légers ; la femme retirée du monde n'y voudrait lire que des observations sur les » mœurs ; et les hommes, car ces Messieurs ne dédaignent pas » de vous donner des avis, prétendent que votre plume n'a » point assez souvent ce mordant auquel ils doivent tout leur » esprit. »

Dans cette alternative nous sommes à-peu-près dans la position du meunier du bon Lafontaine ; comme lui nous avons résolu *d'en faire à notre tête* ; espérons qu'on trouvera aussi que nous avons *bien fait*.

Mais si les réclamations faites au petit Courrier sur la rédaction, nous offrent des difficultés insurmontables, puisqu'il nous est impossible de plaire également à tous les goûts ; nous nous rendons aux justes observations qu'on lui a faites relativement aux dessins des modes. Nous avons reconnu que la lithographie ne peut jamais obtenir une assez grande netteté pour exprimer tous les détails ; nous avons donc pris le parti de nous servir désormais de gravures, qui seront exécutées avec le plus grand soin. Une seconde vérité, à laquelle nous avons cru devoir nous rendre, c'est que la mode, malgré tous ses caprices, ne varie pas assez souvent pour donner un changement tous les cinq jours. Nous avons conséquemment cherché à nous procurer des modes anglaises et allemandes, croyant qu'il paraîtrait piquant d'offrir à nos abonnés des costumes étrangers. Nous venons d'établir des relations avec les magasins les plus renommés de Vienne et de Londres : nous donnerons chaque mois, deux gravures de mode parisienne, une de mode allemande et une de mode anglaise ; deux portraits de femmes, ou d'artistes célèbres formeront la collection des six gravures. Si quelque changement marquant s'opérerait dans la mise des hommes, nous aurons soin de l'indiquer dans une gravure formant la septième, qui dans tous les cas serait remplacée par une romance mise en musique.



Voyage d'un Américain à Londres. Traduit du Sketch Book de Géoffroy Crayon, ouvrage de M. Irwin Washington. Chez Ponthieu, libraire, Palais-Royal, galerie de bois. Deux volumes in-8°, prix 10 fr.

ENCORE un voyage en Angleterre, dira-t-on ! L'auteur a-t-il pu espérer de plaire par sa nouveauté, après les ouvrages si estimés du duc de Lévis et de M. Simon ; après les productions gracieuses de Mme. d'Avot et de l'auteur des quinze jours à Londres ? Bien que ces écrivains, et d'autres que je passe sous silence, paraissent n'avoir rien laissé à glaner à leurs successeurs, M. Irwin cependant a su envisager sous

un point de vue différent ce sujet qui semblait déjà épuisé. Il s'est frayé une route négligée jusqu'alors. Ses idées partent du cœur, et c'est au cœur qu'il s'adresse. Il doit être certain de plaire, surtout aux femmes, puisqu'il n'a pas dédaigné de leur rendre justice. Plein d'admiration pour la force avec laquelle elles savent supporter l'infortune, il s'écrie : « Les malheurs qui accablent l'esprit de l'homme, semblent réveiller l'énergie de sa timide compagne, et donner à son caractère une intrépidité et une élévation qui s'approchent parfois de l'héroïsme ». Touché ailleurs de la réserve d'une femme victime d'un amour malheureux, il la compare à une colombe qui étend ses ailes pour cacher le dard qui perce ses entrailles : « Il est dans la nature de la femme, ajoute-t-il, de dérober au monde la flèche qui déchire son cœur. L'amour dans une femme délicate est toujours timide et silencieux, même quand il est heureux, elle se l'avoue à peine à elle-même ; mais s'il en est autrement, elle l'ensevelit dans les replis les plus cachés de son âme, et l'y nourrit en secret parmi les ruines de son bonheur. » Partout l'écrivain bienveillant s'est attaché à réhabiliter ce sexe trop souvent calomnié. Mais l'éloquent américain ne possède pas seulement l'art d'émouvoir la sensibilité, il sait encore faire vibrer plus fortement les cordes de l'âme, et nous fait trouver des charmes même au sein des tombeaux. Profond observateur, il est à regretter que M. Irwin ne se soit pas borné à pénétrer dans les replis du cœur humain ; il veut parfois manier l'arme de la plaisanterie, qui s'est trouvée apparemment trop légère pour son bras ; mais l'auteur n'a pas craint de se juger lui-même : « Écrivant pour tous les goûts, dit-il, il m'est impossible de plaire également partout à tous les esprits, et mon but sera rempli si chaque chapitre de mon ouvrage peut intéresser quelques lecteurs. »

Ce passage, qui se trouve dans l'original, a été retranché par l'éditeur de la traduction.

L'ALBUM D'UNE VIEILLE FEMME.

JE ne connais personne qui réunisse des contrastes plus frappants que la vieille Mme. D. ; son caractère est naturellement porté à la mélancolie, et son esprit ne décèle rien qui ne

soit empreint d'un gâté originale. Il semble qu'elle emprunte le masque de la folie lorsqu'elle doit paraître devant un étranger. Ses amis qui connaissent ses malheurs; moi, qui depuis vingt-cinq ans, l'ai suivie des yeux et du cœur, au milieu des traverses qui ont agité sa vie pouvons seuls la juger. Souvent aussi sa gâté me fait mal, je sais qu'elle sert à cacher la profonde douleur qui déchire son âme. J'étais chez elle ce matin, j'avais besoin de lui demander une adresse, elle était occupée d'une affaire sérieuse, et me dit de prendre un vieux portefeuille en carton, qu'elle appelle son *album*: « O vous pouvez tout voir, me dit-elle, jusqu'à mes radotages ». Enchantée de sa permission je m'empressai d'en profiter et je copiai au hasard quelques feuilles d'un cahier intitulé *journal de mes pensées et mémorial de ma vieille tête*. J'ai cru que la bizarrerie de l'assemblage pourrait paraître piquant à nos lecteurs.

« J'ai voulu lire Ossian, cette lecture ne convient pas à mon caractère, elle l'exalte encore: j'avais un ami, un jeune ami, j'étais jeune alors; combien de fois ne m'a-t-il pas répété: « ne lisez jamais cet ouvrage, il n'est pas fait pour vous ». J'ai cru pouvoir en essayer le danger, j'ai cru être à l'abri de l'effet qu'il aurait pu produire sur moi... Le cœur ne vieillit donc pas? Je suis bien plus malheureuse aujourd'hui après en avoir parcouru quelques pages. Je me transporte avec Ossian dans ses montagnes arides; je le suis au bord du torrent, dans les sombres forêts de sapins; je m'égare avec lui dans ses fictions aériennes, et si j'avais encore une harpe et que j'entendisse vibrer une de ses cordes, je me prosternerais peut-être, croyant réellement que ce son est produit par l'âme de mon excellente mère, ou de mon jeune ami. »

« Recette pour faire un gâteau de carottes: Vous prenez, etc. »

» Je viens d'écrire à Mr. F.... Oh! je dois le désigner aujourd'hui... Pendant bien long-tems je ne le nommais que *lui*... Mais lui est devenu le reste des hommes pour moi... Projets, espérance et bonheur voulaient dire lui... Projets, espérance, bonheur et lui, tout à présent veut dire illusion. »

» Payé 30 sols à-compte à la ravaudeuse. »

» Ne promettez jamais à un malheureux si vous n'avez la résolution et presque la certitude de remplir vos promesses; car s'il est vrai que l'espérance soit l'opium de la douleur, il

faut la distribuer avec la même précaution que prend un sage médecin, lorsqu'il prescrit un narcotique; autrement l'espoir, ce calmant de l'ame, peut devenir mortel, s'il n'est suivi de quelqu'effet salutaire. J'ai connu une personne, qui après avoir supporté pendant quinze ans toutes les angoisses de l'adversité, a succombé sous la perte des illusions dont elle s'était enivrée pendant quelques mois. »

« Remède contre l'hydrophobie : Prenez du plantin d'eau, etc. »

ÉPITAPHE DE L'ESPÉRANCE.

« J'AI vu s'évanouir sa dernière étincelle,
J'ai vu s'éteindre, hélas ! son céleste flambeau.
Passant, si vous voulez pleurer cette infidèle,
C'est ici, dans mon cœur, qu'on trouve son tombeau. »

DONATINE T.

THÉÂTRES.

OPÉRA ITALIEN.

Les Français veulent du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et Rossini, après leur avoir successivement donné *le Barbier*, *Othello*, etc., leur offre encor *la Gazza ladra* : quelle abondance d'idées ! quel luxe d'expressions musicales ! que de combinaisons inattendues ! Au premier acte, des chœurs magnifiques, et surtout un trio chanté parfaitement par M^{me}. Mainvielle, Galli et Pellegrini; et un deuxième acte tout entier du plus grand effet. La prière a paru une conception sublime, même après le duo de M^{me}. Mainvielle et Rossi. Si *la Gazza ladra* n'est point le chef-d'œuvre de Rossini, on trouve au moins dans cette pièce assez de musique pour assurer le succès de dix opéra français qu'on mettrait tous au rang des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique.

— A propos. Veut-on savoir pourquoi M. Berton, membre de l'Institut, n'est pas rossiniste, c'est tout simplement parce qu'il est bertoniste.

La Jeune femme Colère a prouvé d'une manière incontestable que M^{lle}. Mars était aussi la femme obligeante et l'actrice excellente.

Le Philosophe sans le savoir. Les Jeux de l'Amour et du Hasard. — Depuis long tems le mérite littéraire du premier de ces deux ouvrages a été jugé ; il est bien convenu que ce n'est ni une comédie ni un drame. Cependant quand Batiste aîné aura revendiqué sa part, quand l'actrice qui joue d'une manière sublime le petit rôle de Victorine, aura pris la sienne, celle qui restera à l'auteur n'est pas encore à dédaigner. Sédaine a tracé d'une manière habile des tableaux de la vie domestique, des scènes familières à tous. De la chaleur, de l'intérêt, du naturel, voilà le grand mérite d'un ouvrage sur lequel je ne m'étendrai pas davantage ; car le genre a ses ennemis et ses partisans, qui commencent à devenir nombreux. La carrière est libre, les opinions doivent l'être aussi ; mais qui ne s'aperçoit que le succès toujours croissant de cette pièce indique d'une manière bien positive une étrange et heureuse révolution dans les idées ? qui ne s'aperçoit que la France se débarrasse peu à peu des langes aristotéliques qui l'ont garottée si long-tems, et qu'un jour viendra où les conceptions dramatiques seront autre chose que d'éternelles et froides intrigues d'amour ? En 1766, la pièce était généralement mieux montée qu'en 1821 ; mais heureusement pour nous, en 1766, Mlle. Mars ne faisait pas Victorine, c'était Mlle. Doligny qui était chargée de ce rôle ; Brisard n'a certainement pas mieux rendu M. Vanderk père, que ne l'a fait jeudi passé Batiste aîné, on peut dire qu'il a été parfait ; mais achevons la comparaison ; hélas ! d'un côté j'aperçois Molé, Grandval, Lekain, Mlle. Duménil, Préville, d'Auberval ; de l'autre, Menjaud, Devigny, St.-Aulaire. Cependant la pièce a été jouée avec ensemble ; je ne ferai qu'un seul reproche, c'est d'avoir retranché au cinquième acte la scène VI, où après avoir entendu les trois coups qui annoncent la mort du jeune Vanderk, le malheureux père voyant entrer dans son appartement des musiciens, des domestiques chargés de basses, de contrebasses, d'instrumens de toute espèce,

Un des musiciens s'adressant à M. Vanderk lui dit :

Monsieur, est-ce ici ?

M. VANDERK.

Que voulez-vous ?.... Ah ciel !.... (il les regarde en

frémissant, et se renverse dans son fauteuil), comment Batiste aîné n'a-t-il pas senti combien cette situation est dramatique, combien elle est déchirante pour le spectateur. Pourquoi, sans raison valable, mutiler ainsi les ouvrages des gens de lettres?

On doit des éloges à Batiste cadet, et à Armand, qui, sérieusement incommodé, n'en a pas moins joué son rôle de manière à mériter de nombreux applaudissemens.

La jolie pièce des *Jeux de l'Amour et du Hasard* est en opposition frappante avec celle de Sédaïne. Tout est naturel dans l'une, tout est esprit dans l'autre, et Mlle. Mars a été parfaite dans toutes les deux. Le rôle de la soubrette qui fait la dame, et qui se plaît à ce jeu là, a été rendu d'une manière charmante par Mlle. Demerson. Cartigny a beaucoup fait rire dans la scène de la déclaration; cela vaut mieux que des applaudissemens.

— M^{me}. Paradol doit être enchantée des débuts de M^{me}. Valmonsey; car ils font sentir à la Comédie Française qu'il est de son intérêt de s'attacher d'une manière irrévocable une actrice tout à fait supérieure à celle qui se présente pour remplir l'emploi des reines.

On dit à Versailles que les affaires de M. Robillon étaient en si bon état, qu'il se serait noyé sans *le Déluge*, ce qui peut prouver au besoin qu'on fait d'aussi mauvaises pointes à Versailles qu'à Paris.

A. D.

ERRATA.

Numéro du 20 septembre. Page 123, ligne 10: Smarra sera lu avec activité, lisez avidité.

Page 127, ligne 15: Mais il faut tout le talent pour voiler, lisez tout le talent de l'actrice.

Idem, ligne 17: Aussi vive et aussi subtile, lisez, et aussi subite.

Idem, ligne 23: Dont on sait que la durée, lisez, quand on sent que la durée seule.

Page 128: Mlle. Percillée avait menacé de donner sa démission, sa retraite. Cet article devait être supprimé à cause de son étendue, la première ligne n'a été insérée que par erreur de l'imprimeur.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.